

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2021
VOLET ADULTE

TEXTE FINALISTE

Pendant que tu dormais

par Alexandre Painchaud

Quelques applaudissements, puis un silence. Un homme marche lentement dans l'allée. Le son de ses chaussures sur le parquet résonne dans l'église. Les têtes se tournent, une à une. L'homme gravit les marches et arrive sur la scène. Il insère sa main dans son veston et sort une feuille qu'il dépose sur un lutrin. Il ajuste le microphone, puis se racle la gorge.

« Maman est morte en hiver, quelque part dans le détour. Maman est morte à Noël en 1974 quand elle n'a pas reçu de cadeaux. Maman est morte à chaque fois qu'il prenait une bière de trop. Maman est morte de fatigue. Elle est morte de honte et elle est morte de peur.

« Maman n'est pas morte à cause de ce qu'elle a fait. Elle est morte à cause de ce qu'elle n'a pas réussi à faire. Maman est morte dans sa tête qui était sa prison. Chaque fois que Maman pleurait, elle mourait un peu. Je regarde ma mère mourir depuis des années.

« Pendant des jours, j'ai été bloqué dans l'écriture de mon discours. J'avais seulement ces quelques phrases. Croyez-moi, j'ai essayé longtemps. J'ai même demandé à Google comment écrire un discours funéraire. Ça disait de raconter des histoires. J'ai décidé de suivre le conseil de l'algorithme.

« Je vous regarde ici dans la salle et je ne connais que certains d'entre vous. Je ne sais pas combien de gens ici connaissaient vraiment ma mère. Je ne pense pas que c'est quelqu'un qui se laissait connaître facilement. Mes histoires, en fait, ce ne sont pas vraiment des histoires, mais plus des moments. Ces moments forment une fenêtre qui donne sur la femme merveilleuse qu'était ma mère. »

Quelqu'un tousse, puis un autre bâille. Un bébé pleure, puis se tait. Une femme au fond de la salle se lève pour s'étirer. Une bourrasque de vent à l'extérieur, puis une accalmie.

« La première histoire date de plusieurs années. Je suis jeune, dix ans tout au plus, ma sœur Stéphanie en a treize. Maman vient de faire son premier burnout. Elle est dans la chambre à coucher, allongée dans le noir un mardi après-midi. Stéphanie et moi sommes dans le salon en train d'écouter des dessins animés. Je me souviens d'être content de ne pas être à l'école.

« Quelqu'un cogne à la porte. Stéphanie va répondre et fait entrer un homme barbu et bedonnant que je ne connais pas. Il vient s'asseoir à côté de nous. Il se présente, son nom est Serge et il est travailleur social. Il nous annonce qu'on va devoir aller habiter chez nos grands-parents pendant quelques semaines. Il nous dit que notre mère doit prendre du temps pour se reposer. Non ce n'est rien de grave, il nous rassure. Ça va nous donner l'occasion de jouer avec grand-maman et grand-papa.

« Dans toute ma candeur d'enfant, je regarde l'homme puis je lui demande :

— Pourquoi notre maman est-elle toujours fatiguée ?

Il prend une grande respiration puis il me dit :

— -Toi, tu es un enfant, tu peux courir à la récréation et quand tu es fatigué, tu peux t'arrêter et reprendre ton souffle. Quelques secondes après, tu peux repartir à courir. Pour les gens comme ta maman, c'est comme s'ils essaient vraiment fort de reprendre leur souffle, mais ils ne sont juste pas capables.

« Ce moment reste gravé dans ma mémoire. Je me souviens du divan sur lequel j'étais assis. Je me souviens du vieux tapis fleuri poussiéreux. Je ne pense pas que j'étais capable de comprendre ce que voulait dire le travailleur social à cet âge-là. La seule chose que j'ai trouvé à répondre c'est :

— En tout cas, j'espère que quand elle dort elle fait de beaux rêves. »

La porte du fond s'ouvre. Un retardataire entre, la tête baissée. Il zieute la salle pour se trouver une place et finalement décide de rester debout. L'homme prend une grande respiration et tourne la page sur son lutrin.

« Je pense souvent à ce moment, surtout ces temps-ci. Je me pose encore cette question. Je n'ai jamais eu le courage de demander à ma mère à quoi ressemblaient ses rêves. Est-ce qu'elle faisait des cauchemars comme moi ? Se faisait-elle pourchasser par un ours dans les bois ? Est-ce que les ascenseurs dans ses rêves tombaient dans le vide comme dans les miens ?

« La réalité, c'est que je ne sais pas. J'ai toujours décidé de croire que dans ses rêves, ma mère menait la vie qu'elle aurait voulu mener. Que dans ses rêves elle n'avait pas besoin de six médicaments différents juste pour être capable de sortir du lit. Que dans ses rêves, elle voyageait autour du monde en avion ou en bateau. Qu'elle visitait Paris et Prague et d'autres villes européennes qui commencent par la lettre 'P'. »

Un rire poli, puis le silence qui s'impose de nouveau. Une pause suivie d'une gorgée d'eau. Une sirène d'ambulance se fait entendre au loin.

« Quand on meurt, est-ce qu'on rêve ? Je l'ai googlé celle-là aussi. Cette fois-ci, je n'ai pas trouvé la réponse.

« Le deuxième moment dont j'aimerais vous parler s'est passé il y a quelques mois seulement. C'était un mardi pluvieux d'octobre. Un de ces matins où l'on n'aime pas vraiment la vie. Je suis dans la chambre d'hôpital, assis sur le fauteuil en cuir et je regarde ma mère dormir. Je vois sa poitrine monter et descendre, je tente de respirer au même rythme qu'elle. Je me trouve bizarre, donc j'arrête. J'ai envie de lui caresser les cheveux, mais j'ai peur de la réveiller.

« Tranquillement, elle se réveille et me fait signe de venir m'asseoir à côté d'elle. Je lui demande si elle veut manger quelque chose. Non, elle dit. Je lui demande comment elle a dormi. Bien, elle dit. Je lui demande comment va le moral. Elle ne répond pas. Je vois ses lèvres qui commencent à trembler. Elle retient ses pleurs, elle respire fort. Instantanément, j'aimerais revenir dans le temps pour reprendre mes paroles. Quelle question niaiseuse.

« Je mets ma main sur sa cuisse et je la flatte. C'est la première fois que je la touche depuis des années. Ça pourrait être un moment malaisant, mais ce ne l'est pas. Il n'y a pas de gêne. C'est un moment magique. Je sens en moi un grand vide se remplir, un vide dont j'ignorais l'existence. Cet espace se comble à une vitesse exponentielle, comme un verre d'eau qu'on remplit avec un boyau d'incendie. Il se remplit, prend de l'expansion et se remplit à nouveau.

« Je regarde Maman dans les yeux. On se raconte nos vies, en silence. On se dit qu'on s'aime, en silence. On s'excuse, en silence. Elle prend ma main et la serre fort. Je sens ses phalanges et ses veines tellement elle est maigre. On souffre, mais au moins on souffre ensemble. »

L'homme regarde autour de la salle. Tous les regards sont maintenant rivés sur lui. Il sort un mouchoir de sa poche de veston et s'essuie les yeux. Il prend une grande respiration.

« Je ne me souviens plus combien de temps on est restés comme ça sur le lit, mais à un certain point ma mère m'a demandé de lui lire les nouvelles de la veille. Comme plusieurs d'entre vous le savent, ma mère adorait l'actualité. C'était une femme de causes, une femme politisée et une militante. Par contre, elle avait peur des grands espaces et des foules. Elle était sensible aux bruits, aux odeurs. Elle craignait les germes et les virus contagieux. Ma mère aurait eu besoin d'une de ces grandes bulles de plastique pour se promener en ville.

« Bref, toutes ces peurs faisaient en sorte qu'elle devait contempler le monde à travers un écran de 36 pouces. Lors du printemps érable, ma mère m'a avoué qu'elle aimerait vraiment participer à une manifestation pour la première fois de sa vie. Elle a lancé l'idée à un souper de famille munie du courage qu'apportent quelques verres de vin. Le lendemain,

elle m'a dit que c'était une mauvaise idée finalement. Pendant plusieurs semaines, j'ai essayé de la convaincre d'y aller. Elle a finalement accepté. Elle a planifié sa sortie dans les moindres détails.

« Le matin venu, elle m'a appelé pour me dire qu'elle changeait d'idée. Je me souviens avoir été triste, fâché même. Qu'est-ce qui l'empêchait de vivre sa vie pleinement ? J'avais envie d'aller m'incruster dans sa tête pour changer quelques lignes de code, comme on fait quand un site web commence à défaillir.

« Ma mère était une grosse roche ancrée au fond d'une rivière. Les choses se passaient autour d'elle, à travers elle. La vie la contournait, pendant qu'elle observait, pendant qu'elle restait immobile, pendant qu'elle se calcifiait dans le paysage. »

Quelques murmures se font entendre dans la salle. Certaines personnes se replacent sur leurs sièges.

« J'ai quitté la ville de Québec à 22 ans. Je n'en pouvais plus de voir ma mère dans cet état. Je n'en pouvais plus de devoir la protéger, la motiver. Je n'aimais pas la personne que j'étais autour d'elle. Je me trouvais exigeant, sans empathie et parfois méchant. Je ne manquais pas une occasion pour lui dire qu'elle devrait faire les choses différemment. Qu'elle devrait manger plus. Qu'elle devrait prendre moins de médicaments. Qu'elle devrait sortir et prendre des marches. Qu'elle devrait rappeler ses amies pour aller prendre un café. Qu'elle devrait s'inscrire à l'université en ligne pour aller chercher un diplôme en sciences politiques. Jamais elle ne m'a dit d'arrêter, jamais elle ne s'est tannée. Même son incapacité à se fâcher contre moi me mettait en crise.

« Ce que j'appris plus tard, ce que je dois continuer d'apprendre à ce jour, c'est que les gens qui sont tristes et fatigués ne deviennent pas moins tristes et fatigués quand on les critique constamment. Ce que j'ai appris c'est que ces gens-là se haïssent déjà assez et qu'ils n'ont pas besoin de quelqu'un d'autre pour les haïr. »

Une autre gorgée d'eau. Une mouche qui vole au plafond. Un silence d'église.

« Mais bon, je m'égare on dirait. Pour revenir à mon histoire de tantôt, ma mère voulait que je lui parle de l'actualité, mais plus précisément du conflit israélo-palestinien. C'était un sujet qui la passionnait depuis des années. Chaque jour, on pouvait passer des heures à en parler. Pendant les sept mois qu'elle a passés à l'hôpital, Maman et moi avons développé un rituel bien à nous. La veille, je regardais les nouvelles et je prenais en note ce qui s'était passé. Je lisais des articles en ligne et je préparais un résumé. Quand j'arrivais à l'hôpital vers 11h, je déjeunais avec elle et je commençais à lui faire la lecture. Elle était trop faible pour lire et même regarder la télévision, ça la fatiguait. Cependant, elle était capable de m'écouter parler pendant des heures.

« On parlait de Benyamin Netanyahu. On parlait du nombre de morts qui fluctuait de jour en jour. 'Oh seulement six morts hier, pas si pire'. 'Oh, quarante-huit aujourd'hui, mauvaise journée.' On parlait de la bande de Gaza. On parlait du gouvernement américain et du rôle qu'il devrait jouer ou ne pas jouer. Je ne sais pas pour elle, mais moi ça me faisait du bien de me réfugier dans le malheur des autres. »

Une sonnerie de téléphone. Des regards qui se promènent dans la salle. Une autre gorgée d'eau.

« Maman m'impressionnait. Par son intelligence, par sa façon de réfléchir, par sa façon de s'exprimer. Elle n'était jamais pressée de rendre son opinion. Elle analysait les faits de façon objective. Je voulais qu'elle me dise c'était qui les méchants et les gentils dans le conflit. Qu'elle me dise pour qui je devrais prendre. Elle me répondait toujours que c'était plus compliqué que ça. J'ai essayé de lui dire à quel point je l'admirais, mais elle ne me croyait pas. Je ne sais pas dans quelle langue j'aurais pu parler pour qu'elle me croie.

« Souvent, je la faisais rire. Elle voyait bien que je ne comprenais pas grand-chose à ce que je racontais. Avant ces rencontres à l'hôpital, je ne suivais pas du tout l'actualité. Avec le temps, j'ai appris à aimer ça. J'ai vu les choses à travers les yeux de ma mère. Elle m'a transféré une partie de sa passion comme par osmose. Ça m'a fait du bien de me faire enseigner quelque chose par ma mère. Je pense qu'elle aussi ça lui a fait du bien.

« J'aimerais avoir plus d'histoires à vous raconter, mais la réalité c'est que la majorité de ma vie adulte, je l'ai passée loin de ma mère. J'ai fui. Je trouvais ça trop difficile. Je m'en veux énormément. Je m'en veux du moment où je me réveille le matin jusqu'à ce que je me couche le soir. Mais je suis aussi reconnaissant d'avoir pu passer ces derniers mois avec elle.

« Je ne crois pas à l'idée de rattraper le temps perdu. Le temps est justement perdu ; il ne revient pas. Je suis reconnaissant parce que ces derniers mois, j'ai connu qui était ma mère. J'ai été capable de passer par-dessus mes frustrations d'enfant. Les frustrations d'un enfant qui n'avait pas sa mère pour l'encourager à ses parties de soccer. D'un enfant qui ne voulait pas inviter ses amis à jouer chez lui parce qu'il avait honte de sa mère. Les frustrations d'un enfant qui était trop jeune pour voir sa mère pleurer. D'un enfant qui ne se sentait pas autorisé à pleurer quand il avait de la peine. »

Une toux creuse provient du fond de la salle. Un avion passe dans le ciel.

« Je vois certains d'entre vous réagir. Je comprends. Des funérailles ne sont pas l'endroit pour parler de quelqu'un comme ça. Ce n'est pas un endroit pour mettre le défunt à nu en exposant ses faiblesses. On devrait rappeler les qualités de la personne et dire à quel point elle était aimée. Peut-être que vous avez raison.

« J'avais commencé à rédiger mon texte comme ça. Après quelques centaines de mots, j'ai réalisé à quel point ça sonnait faux. L'image que je peignais de ma mère en ne présentant que ses bons côtés ne lui rendait pas honneur. Il y a de la beauté dans la faiblesse et dans la tristesse. Il y a de la beauté dans la douleur, dans la nostalgie et dans le regret. En omettant ces parties d'elle, je confirme la croyance populaire qu'on doit cacher ses faiblesses, que celles-ci ne sont pas dignes d'exister et qu'elles ne sont pas acceptables.

« La réalité est que ma mère était dépressive et anxieuse. Ma mère était souvent triste et souvent fatiguée. Ma mère était aussi sensible et intelligente. Elle était généreuse et à l'écoute. Ma mère aimait plus les autres qu'elle s'aimait elle-même.

« Ma mère se sentait souvent seule, même quand elle était entourée. Ma mère essayait d'exprimer ce qu'elle vivait, mais ses émotions la submergeaient. La tête de ma mère était remplie de labyrinthes dans lesquels elle se perdait au quotidien.

« Ma mère était gouvernée par ses traumatismes. Ma mère avait peur de tout. Elle voyait du danger ou les autres n'en voyaient pas. Ses oreilles étaient trop sensibles pour ce monde qui est tout le temps en train de crier. Ma mère était le personnage principal de son propre film d'horreur. Ma mère était trop fatiguée pour se sauver elle-même.

« Ma mère était tout ça, en même temps. Je n'ai pas envie d'enlever rien.

« Ma mère est morte en hiver, sa saison préférée. Je pense qu'elle rêve en ce moment. Je décide de croire que ce sont de beaux rêves. Depuis sa mort, j'écoute les nouvelles chaque soir dans l'éventualité que je la croise dans mes rêves et qu'elle me demande ce qu'il se passe dans l'actualité.

« Merci de m'avoir écouté. »

Des applaudissements. L'homme essuie ses larmes du revers de la main. Il descend de la scène et va se rasseoir. Les gens continuent à applaudir. Puis, le silence revient.